

Compte-rendu de la Journée d'études  
L'Autriche en perspective : centre(s) et marges  
Université Blaise Pascal Clermont-Ferrand 2, 23 octobre 2014

Rédigé par Fanny PLATELLE

Le groupe de travail interdisciplinaire Germanosphères de l'Université Blaise Pascal Clermont-Ferrand 2 (Anne-Sophie Gomez, MCF Département d'Études germaniques LLSH / CELIS ; Dana Martin, MCF Département d'allemand LACC / Comsol ; Fanny Platelle, MCF Département d'Études germaniques LLSH ; Hélène Roth, MCF Département de géographie / CERAMAC) a organisé le jeudi 23 octobre 2014 une journée d'études sur l'Autriche à la Maison des Sciences de l'Homme de Clermont-Ferrand. L'objectif était d'étudier ce pays, son histoire et sa culture à partir des notions de centre(s) et de marges, et les dynamiques d'ouverture et de fermeture qu'elles contribuent à créer. La question de l'identité autrichienne, ainsi que les images et mythes du pays ont également été au cœur des échanges.

En préambule à ceux-ci, l'introduction de Dana Martin et de Fanny Platelle a rappelé quelques caractéristiques historiques, géographiques, géopolitiques et culturelles de l'Autriche. Ainsi, l'origine étymologique du nom *Ostarrîchi* et le terme d'*Ostmark* (« marche de l'Est ») utilisé au Moyen-Âge renvoient à la situation géographique du territoire aux frontières du Saint-Empire romain germanique, entre Occident et Orient. Au cours des siècles, les empereurs Habsbourg ont contribué à faire de l'Autriche une grande puissance au rôle central en Europe et au-delà. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les tensions entre le pouvoir central et les nationalités révèlent cependant la fragilité de l'Empire multinational. Après la Première Guerre mondiale, l'Autriche est réduite au dixième de son territoire. Pendant la guerre froide, la position du pays entre les deux blocs, Est et Ouest, lui permet progressivement de jouer de nouveau un rôle politique important en Europe (centrale), qui se développera encore après l'effondrement du bloc de l'Est. Le terme d'*Alpenrepublik*, utilisé depuis le XX<sup>e</sup> siècle, dénote quant à lui un certain enfermement lié à l'encerclement alpin. Cette tendance à la fermeture, au repli sur soi s'est manifestée sur le plan politique et au niveau des mentalités par exemple par le refoulement du passé austro-fasciste pendant les décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale ou par l'arrivée au pouvoir du parti d'extrême-droite de Jörg Haider (FPÖ) à la fin des années 1990. Pour finir, l'introduction a précisé le champ d'application des notions de centre(s) et de marges, qui peuvent être utilisées à l'échelle du pays (par exemple pour décrire les relations entre la capitale Vienne et la « province ») ou qualifier la position de l'Autriche en Europe et dans le monde.

La session de la matinée, consacrée aux dynamiques de « convergences et divergences », a débuté par la communication de Sylvaine Faure-Godbert (Université de Poitiers), qui a étudié le roman *Schubumkehr* (1995) de l'écrivain et essayiste autrichien Robert Menasse sous l'angle suivant : « Entre renouveau et fin des temps : chroniques de la province autrichienne. *Schubumkehr* de Robert Menasse ». Le roman *Schubumkehr*, dont l'action se déroule en 1989 à la frontière tchécoslovaque, décrit la reconversion touristique du village fictif de Komprechts en Haute-Autriche. Il s'agit d'un roman de formation inversé, qui montre la régression individuelle des protagonistes mais celle aussi de la communauté des villageois toute entière (Menasse a parlé de « Verkümmersroman »), et d'une réflexion sur l'Histoire, qui réfute l'idée hégélienne d'un progrès. L'élaboration d'une identité factice, destinée à attirer les touristes, conduit en effet Komprechts à la catastrophe et illustre, sur le mode tragicomique, le « désastre de la province » autrichienne (Menasse). Partant de

l'hypothèse que Komprechts est un microcosme de l'Autriche contemporaine, l'analyse de Sylvaine Faure-Godberg a mis en évidence deux composantes majeures de l'identité autrichienne à l'époque de la Seconde République : 1) la reconversion touristique comme facteur de destruction identitaire et 2) le rapport paradoxal entre passé, présent et futur. Ces deux aspects se reflètent dans l'éclatement de la forme narrative (structure postmoderne du roman). La communication a mis l'accent sur la critique que fait Menasse de la Seconde République. L'écrivain dénonce, comme dans ses essais qui en font leur cible principale, le partenariat social, présenté comme anti-démocratique et dépourvu de légitimité, et la culture du consensus, qui produit selon lui un morcellement schizophrène de la conscience collective, caché derrière l'apparente harmonie sociale. Menasse va jusqu'à établir un lien entre partenariat social et refoulement du passé. C'est pourquoi l'intellectuel de gauche, paradoxalement, salue le rôle d'*Aufklärer* joué par Kurt Waldheim, puis l'ascension du FPÖ de Jörg Haider, dans laquelle il voit le début du processus de démocratisation attendu en Autriche, se mettant ainsi en marge de nombreux intellectuels autrichiens. Dans *Schubumkehr*, Menasse parodie la culture du consensus au niveau local et la rhétorique du progrès maniés par les politiciens et les publicitaires. Mais l'objet principal de sa critique est l'identité muséale qui fonde la Seconde République (tournée vers la préservation du patrimoine culturel habsbourgeois). Pour l'écrivain et essayiste, ce régime associe avant-garde et muséalité, le second aspect permettant de refouler le passé (relégué au musée). Menasse reprend ainsi dans la description de Kromprechts les idées qu'il expose dans ses essais. *Schubumkehr* est une satire féroce de la province autrichienne et du pays tout entier. Pour l'écrivain et essayiste, le tournant (*Wende*) a eu lieu en Autriche en 1986, le pays aurait alors pu jouer un rôle précurseur, mais il a rapidement repris son rôle de figurant, pour assister en spectateur en 1989 à l'implosion de l'ordre géopolitique en Europe.

Au début de sa communication consacrée au poète autrichien Raoul Schrott (« Si loin, et pourtant si près : l'œuvre de Raoul Schrott "entre deux eaux" »), une voix qu'elle qualifie de décalée et solitaire dans la littérature autrichienne contemporaine, Sylvie Grimm-Hamen (Université de Lorraine, Nancy) a souligné que les notions de centre et de périphérie sont au cœur de l'œuvre de cet auteur. En effet, pour Schrott, écrire signifie prendre ses distances, se décentrer pour déconstruire, subvertir une forme de centralité. En même temps, la centralité demeure paradoxalement un concept ouvertement assumé (bien que sans cesse interrogé), de sorte que l'œuvre de Schrott oscille de manière dynamique entre les deux pôles. Le geste de décentrement se manifeste dans plusieurs domaines : 1) Éloignement géographique et culturel (du centre que prétend être l'Autriche) : dans le goût de Schrott pour les voyages dans des zones géographiques situées aux antipodes des nôtres, expériences que l'écrivain relate dans ses romans, nouvelles et poèmes. Schrott critique l'Autriche et sa quête d'une centralité perdue (celle de l'absolutisme), qui la conduit au repli sur soi, au solipsisme. 2) Dans le déplacement des frontières entre création et savoir (qui se traduit par des allers-retours entre la littérature et les sciences humaines ou les sciences dures : physique, neurologie et surtout archéologie). 3) Dans l'activité de traducteur de Schrott : il conçoit en effet la traduction comme une transposition, qui modernise et actualise les textes. Ce décentrement de la source par rapport à son contexte originel est nécessaire pour permettre son appropriation contemporaine et son remplacement au centre des questionnements actuels. La concentration sur des textes canoniques de la littérature universelle (traduction de l'épopée de *Gilgamesh* en 2001 et de l'*Iliade* en 2008) est liée à la question du ou, plus exactement, des points de départ (notion grecque d'*archè*), qui fascine Schrott. 4) Le double mouvement de décentrement centrifuge et de recentrement centripète est enfin au cœur du roman *Tristan da Cunha oder Die Hälfte der Welt* (2003). Bien que géographiquement excentrée, l'île est dans le roman un symbole de centralité par sa forme circulaire (avec au milieu un volcan) et sa situation à proximité du méridien de Greenwich, qui partage symboliquement le monde en deux. Mais

elle le devient surtout par sa fonction 1) dans l'imaginaire des personnages : l'île représente un point d'ancrage dans la réalité erratique, la nostalgie d'un enracinement, le projet de saisir des vérités durables et inaltérables (conformément à la signification du centre dans la métaphysique occidentale) ; la réitération cyclique d'aspirations éternelles se reflète dans la temporalité du roman (le temps est circularisé) ; et 2) sur le plan narratif : les quatre récits, marqués par une pluralité de points de vue, convergent autour de noyaux, d'images presque archétypales, qui instaurent entre eux des effets de correspondance, d'écho. Dans un mouvement contraire, l'écriture est caractérisée par un décentrement centrifuge, qui repose sur le glissement métonymique du nom « Tristan da Cunha ». L'île cristallise ainsi les contradictions de l'existence et de l'écriture. La tension entre décentrement centrifuge et recentrement centripète se retrouve enfin dans la double structuration du roman (les introductions panoramiques qui ouvrent les chapitres viennent contrebalancer les points de vue singuliers des différents récits). L'originalité de cette contribution est de souligner que les deux notions ne sont, dans l'œuvre de Raoul Schrott, ni hiérarchisées ni subordonnées, mais pondérées l'une par rapport à l'autre et liées à la question du sens et à ses manifestations. Tout en refusant le triomphe d'une centralité exclusive, Schrott ne cesse en réalité de démultiplier les centres en privilégiant une centralité de nature réticulaire qui s'élabore dans la vision subjective et dans l'interaction. Pour Sylvie Grimm-Hamen, cette démarche est l'expression d'une sensibilité qui correspond à la condition postmoderne de nos sociétés, mobiles, ouvertes et multiculturelles.

Kerstin Terler (Université Bordeaux Montaigne) a ensuite proposé une communication intitulée : « Vergangenheitsbewältigung à l'autrichienne am Beispiel österreichischer Kinder- und Jugendliteratur oder : Von der Randnotiz ins Blickfeld des Interesses » (« Travail de mémoire "à l'autrichienne", un exemple tiré de la littérature d'enfance et de jeunesse : d'un sujet marginal à un sujet central »). L'intervention a commencé par une présentation de la littérature d'enfance et de jeunesse, de sa conception et de sa fonction, en Autriche de 1940 à la fin des années 1990, qui a montré la place de plus en plus centrale du travail de mémoire. Dans l'immédiat après-guerre, la littérature d'enfance et de jeunesse évite, à de rares exceptions près, d'aborder le sujet du national-socialisme et de la guerre. Puis paraissent les premiers récits d'expériences individuelles (Viktor Frankl, Friedrich Torberg), cependant le contexte social et politique n'est pas favorable à la prise de conscience et à l'examen critique. La réflexion sur le passé et la culpabilité se développe au début des années 1960 (procès Eichmann en Israël et procès Auschwitz en RFA) : il s'agit principalement d'une « littérature de la justification » (« Rechtfertigungsliteratur »), qui expose et explique les positions personnelles. Winfried Bruckner et Käthe Recheis sont les premiers à introduire des éléments de critique sociale. Au cours d'une deuxième phase, dans les années 1970, la littérature d'enfance et de jeunesse non seulement retrace le passé (« littérature du souvenir » / « Erinnerungsliteratur »<sup>1</sup>), mais critique aussi la position neutre et apolitique de l'Autriche vis-à-vis de celui-ci. Puis, pendant les années 1980 (en particulier après l'affaire Waldheim), ce genre pose la question de l'implication personnelle, du pouvoir d'attraction du nazisme et de la résistance occasionnelle, et il incite à la reconnaissance des fautes commises. Enfin, durant les années 1990, la littérature d'enfance et de jeunesse abolit les frontières entre les genres et aborde l'ancien sujet tabou du nazisme dans la fiction. Ensuite, Kerstin Terler s'est intéressée aux débuts du travail de mémoire dans *Das Schattennetz* (1964) de Käthe Recheis et à la réception controversée du livre. Celui-ci, en partie autobiographique et pour lequel l'auteur a obtenu deux prix d'État en 1964, est la première œuvre importante de la littérature de jeunesse autrichienne qui aborde le thème du nazisme. *Das Schattennetz* a fait l'objet de nombreuses critiques, négatives et positives, qui ont porté sur le contenu, la forme et la

---

<sup>1</sup> Les termes allemands sont empruntés à Heinz Steuer, „Zeitgeschichtliches als Thema in der Kinder- und Jugendliteratur“, in *Tausend und ein Buch* 3, 1988, H. 6, p. 54 et 56.

langue. Un premier reproche est celui de tendances antisémites, auquel les défenseurs du livre ont opposé la signification métapolitique de ce témoignage d'un enfant. Un deuxième grief concerne la représentation moralement insatisfaisante du commandant américain ; au contraire, pour d'autres critiques, la vérité exige que chaque personnage (y compris les Juifs) soit décrit avec ses forces et ses faiblesses. Enfin, certains ont déploré l'inexactitude historique, l'imprécision du cadre spatio-temporel voire certaines incohérences du récit, alors que d'autres considèrent l'œuvre comme une représentation subjective d'événements passés, qui ne vise pas une reproduction chronologique exacte des faits. C'est plus largement ici la fonction (pédagogique) de la littérature (d'enfance et de jeunesse) qui est en jeu. En 1980, une nouvelle version, édulcorée, est publiée sous le titre : *Geh Heim und vergiß alles* (« Rentre chez toi et oublie tout »), la réception est alors positive. *Das Schattennetz* a ainsi permis d'aborder pour la première fois dans la littérature de jeunesse autrichienne la question de la responsabilité par rapport au passé. L'intervention de Kerstin Terler a mis en évidence la prise de conscience progressive de celle-ci en Autriche et le rôle important qu'a joué à cet égard la littérature d'enfance et de jeunesse.

La matinée s'est achevée par une conférence de Gérard Grelle (Université de Limoges) : « L'Autriche, pont entre l'Est et l'Ouest », consacrée au rôle de ce pays dans les relations internationales au XX<sup>e</sup> siècle. La situation géographique de l'Autriche au centre de l'Europe a été déterminante pour l'évolution de cet État pendant un siècle où l'Europe connaît de nombreux affrontements et bouleversements. En introduction, Gérard Grelle a indiqué que l'Autriche avait été, au cours de l'histoire, soit simultanément soit successivement centre et marge. Du XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, la monarchie habsbourgeoise est un centre politique, culturel et intellectuel en Europe. Elle fait partie des grandes puissances du continent, entre lesquelles elle se trouve (la France et l'Angleterre à l'ouest, la Russie à l'est). L'issue du premier conflit mondial change la situation : l'Autriche est réduite à 10% de son territoire (selon la formule de Clemenceau, elle est « ce qui reste ») et perd toute influence politique et diplomatique en Europe. La fragilité de la jeune République d'Autriche conduit de nombreux dirigeants politiques et économiques à souhaiter le rattachement à l'Allemagne (seuls les partisans de la monarchie et le parti communiste, très minoritaire, s'y opposent), mais celui-ci est interdit par le traité de Saint-Germain (signé le 10 septembre 1919). L'entre-deux-guerres (1918-1938) voit ainsi une Autriche dépourvue de conscience nationale devenir une marge et n'être plus un centre. Un sursaut a lieu en 1932, lorsque Dollfuss devient chancelier. Il affirme l'« identité autrichienne » du pays, qu'il définit comme allemande et chrétienne, par opposition à l'idéologie nationale-socialiste qui se propage en Allemagne. L'Autriche est investie d'une « mission » de défense de ces valeurs dans l'espace germanique et en Europe de l'Est. Au « patriotisme autrichien » de Dollfuss, assassiné en 1934, succède la « voie allemande » de Schuschnigg. À cette époque, deux voix isolées soutiennent la place de l'Autriche au centre de la *Mitteleuropa* : le monarchiste Ernst Karl Winter et le communiste Alfred Klahr. Suivant leurs idées, l'Autriche aurait pu être à la fois centre et marge. Cependant, avec l'annexion en mars 1938, la trajectoire du pays est tout autre : l'Autriche est intégrée au Troisième Reich, elle perd son indépendance et devient officiellement la « marche orientale ». En 1945, elle est rétablie dans ses frontières géographiques, mais divisée par l'occupation alliée. Le pays se retrouve alors au centre du conflit Est-Ouest, en marge du bloc occidental, comme du bloc oriental. Son gouvernement d'union nationale, puis la grande coalition cherchent une solution pour échapper à cette situation : ce seront le traité d'État, signé avec les Alliés en mai 1955, et la neutralité permanente, votée en octobre 1955. À la croisée des deux blocs antagonistes, l'Autriche est militairement neutre, mais s'intègre au système idéologique et économique occidental, tout en s'efforçant de maintenir de bonnes relations avec les pays communistes. Entre 1955 et 1985, son statut fait d'elle un lien, voire un centre entre l'Est et l'Ouest. En 1979, Vienne devient le

troisième siège de l'ONU. Et surtout, le pays se distingue en accueillant de grandes rencontres internationales, comme celle entre Kennedy et Khrouchtchev en 1961 ou encore celle entre Carter et Brejnev en 1979, qui débouche sur les accords SALT II. Jusqu'à la chute du Rideau de Fer, l'Autriche est aussi le refuge des exilés politiques de nombreux pays : des Hongrois, qui fuient leur pays en 1956, puis des Tchèques lors de la répression du Printemps de Prague en 1968. Elle devient, avec Berlin, l'un des principaux centres de l'immigration économique de l'Est vers l'Ouest : Turcs, Serbes, Croates, Roumains, Bulgares et autres s'y réfugient dans l'espoir d'une vie meilleure. De nombreuses personnalités autrichiennes œuvrent en faveur du dialogue Est-Ouest et Nord-Sud : ainsi le chancelier social-démocrate Bruno Kreisky ou l'archevêque de Vienne Franz König. À partir du milieu des années 1980, l'Autriche favorise et pratique « l'ouverture » avec les pays de l'Est, en particulier la Hongrie voisine. L'effondrement du bloc socialiste finit d'affirmer la présence diplomatique de l'Autriche en Europe. En mai 1989, le Rideau de Fer entre l'Autriche et la Hongrie est démantelé, la libre circulation des personnes redevient possible. De nombreux Allemands de l'Est empruntent cette voie de passage vers l'Ouest à l'automne 1989. Dans les années 1990, les régimes socialistes des pays de l'Est s'effondrent l'un après l'autre et l'Autriche aide dès le début à leur reconstruction politique et économique. Elle joue un rôle diplomatique décisif dans le conflit des Balkans, en particulier lors de la crise du Kosovo. En 1995, elle adhère à l'Union Européenne et quitte sa situation de marge. Elle est actuellement l'un des facteurs essentiels du renouveau économique de certains états du sud-est européen, comme la Slovénie et la Croatie. L'ambiguïté marge/centre est ainsi levée : l'Autriche abandonne définitivement sa position de marge pour retrouver un rôle central dans la nouvelle Europe.

La session de l'après-midi : « Ouverture, fermeture, identités » a débuté par une conférence d'Elisabeth Kargl (Université de Nantes) intitulée « Am Rande der Erinnerung : zur slowenischen Minderheiten in Kärnten » (« À la marge du souvenir : à propos la minorité slovène de Carinthie ») et traitant de la place très marginale de la minorité slovène de Carinthie dans la mémoire collective en Autriche. La conférence a montré que les lacunes du travail de mémoire et la falsification de l'histoire de la minorité slovène, qui conduisent à son exclusion du discours officiel, participent à la construction de l'identité culturelle en Autriche et en Carinthie en particulier. Après avoir présenté d'un point de vue théorique le lien entre mémoire collective (qui repose notamment sur la sélection d'événements historiques) et formation de l'identité culturelle de groupes sociaux, Elisabeth Kargl a rappelé l'histoire de la minorité slovène et étudié sa place, ou plus exactement son absence, dans la mémoire collective en Autriche et en Carinthie : cette minorité autochtone<sup>2</sup> a été persécutée à de nombreuses reprises, dès qu'elle a commencé à revendiquer ses droits, et particulièrement à l'époque nationale-socialiste. Bien que les historiens reconnaissent la participation active des Slovènes à la résistance contre le nazisme et à la libération de la Carinthie, ces derniers sont toujours majoritairement considérés dans la conscience publique comme des communistes partisans de Tito et des traîtres à la patrie. Se trouvent ainsi associés en Carinthie des positions anti-slovènes, un anticommunisme et un nationalisme allemand propagé par les *Heimatverbände*, étroitement liées aux partis FPÖ et BZÖ, et qui contribuent de manière significative à la construction de l'identité du *Land*. Cette mémoire sélective a son corollaire dans l'absence de « lieux de mémoire » (Pierre Nora) ou la non-reconnaissance de ceux-ci comme tels, voire leur négation par la destruction de monuments, à de rares exceptions près, dont fait partie le musée de Peršmanhof, qui est le seul consacré à la résistance slovène. Ce « révisionnisme » est entretenu par les commémorations et les défilés folkloriques, marqués par un fort sentiment anti-minorités et anti-slovène en particulier. L'exclusion de la minorité

---

<sup>2</sup> Cf. Augustin Malle, Brigitte Entner, <http://www.uni-klu.ac.at/his/downloads/broschuere.pdf>

slovène a également des conséquences concrètes, comme le montrent les exemples de l'enseignement bilingue et des panneaux d'indication en deux langues. L'article 7 du traité d'État de 1955 garantit les droits des minorités slovènes et croates en Autriche concernant l'enseignement scolaire, la langue officielle et les indications topographiques en particulier. Mais ces droits n'ont pendant longtemps pas été respectés. L'enseignement bilingue a été supprimé juste après la signature du traité d'État et seuls deux mille enfants sur treize mille au départ sont encore inscrits dans des écoles bilingues. Or la langue maternelle fait partie de l'identité culturelle d'un individu. On observe toutefois au cours des dernières années une évolution positive dans ce domaine. La question des panneaux d'indication bilingues a donné lieu pendant trois décennies au « Ortstafelstreit ». Ce n'est qu'en 1972 qu'une loi autorisant la mise en place de deux cent cinq panneaux en deux langues dans trente-six communes a été adoptée. Mais ceux-ci ont été systématiquement arrachés par des groupes anti-slovènes quelques mois plus tard. Un accord a finalement été trouvé en 2011. Le travail de mémoire avance lentement, les travaux des historiens, les publications de témoignages, les films, les documents littéraires et l'institution de lieux de mémoire sont d'une importance considérable. Deux événements récents montrent l'évolution de la mémoire collective en Autriche et en Carinthie : le 10 octobre 2013, fête du *Land*, le gouverneur de Carinthie Peter Kaiser, qui ne portait pas le costume traditionnel, a prononcé une partie de son discours en slovène et appelé à l'unité entre les groupes ethniques ; le 24 octobre 2014, le premier monument aux déserteurs a été inauguré à Vienne.

La communication d'Armelle Weirich (Université de Bourgogne) a concerné « La Sécession viennoise, entre cosmopolitisme et nationalismes ». La Sécession viennoise naît en 1897 de la volonté d'une nouvelle génération d'artistes (réunis autour de Gustav Klimt et soutenus par les écrivains de *Jung-Wien* : Hermann Bahr, Hugo von Hofmannsthal...) de créer un art autrichien moderne, adapté à l'époque et qui intègre les innovations artistiques européennes : le *Jugendstil* autrichien s'inspire ainsi de l'Art Nouveau français, anglais, allemand et belge, mais il s'en différencie par un vocabulaire formel propre, qui prend sa source dans le caractère multiculturel de l'Empire austro-hongrois. L'association se fixe pour principes l'instauration de contacts avec les grands artistes étrangers, l'organisation d'expositions internationales et la présentation au public autrichien des nouveaux courants artistiques. Pour favoriser la diffusion du *Jugendstil* autrichien, une revue artistique : *Ver Sacrum* est fondée et des médiateurs établissent des contacts entre la Sécession viennoise et les artistes étrangers. Grâce à eux, vingt-trois expositions internationales d'art sont organisées à Vienne entre 1897 et 1905 : la première, au printemps 1898, est la plus vaste ; éclectique, ayant pour seul fil conducteur l'innovation technique, elle connaît un immense succès – un fait étonnant dans une ville aussi conservatrice en matière d'art que Vienne à cette époque. L'exposition de 1903, qui met au premier plan l'impressionnisme français, est la plus importante dans un pays de langue allemande et marque une étape décisive dans les échanges entre Paris et Vienne. La forte présence d'artistes français dans les expositions s'explique par la proportion importante de correspondants français de la Sécession. Parmi les médiateurs se trouve la salonnière et journaliste Berta Zuckerkandl (1864-1945), qui joue comme critique d'art un rôle décisif dans l'importation de la modernité française à Vienne. La politique d'exposition de la Sécession a eu pour effet d'ouvrir les frontières de l'Autriche-Hongrie, d'installer le *Jugendstil* autrichien sur la scène européenne et de favoriser son acceptation par le public viennois. Alors que l'Empire souffre de la perte de son identité artistique depuis la fin du *Biedermeier*, l'ouverture aux influences européennes permet aux artistes de la Sécession de créer, en se recentrant sur eux-mêmes, un art représentatif de la nation autrichienne, de son caractère plurinational et multiculturel. À côté de l'ambition artistique, le projet possède une dimension politique, puisqu'il s'agit de mettre en avant l'identité culturelle de l'Empire austro-hongrois, sa spécificité et son indépendance vis-à-vis de l'Allemagne, dont

l'hégémonie grandit à cette époque en Europe. Grâce à ses expositions de grande ampleur, la Sécession réussit à faire de Vienne un pôle artistique majeur en Europe centrale, ainsi qu'un relais vers l'Europe de l'est des tendances européennes les plus avant-gardistes.

La crise de l'identité autrichienne au (début du) XX<sup>e</sup> siècle a également été au centre de la communication de Djéhanne Gani (Paris) sur « L'entre-deux chez Hermann Broch, une ambivalence autrichienne ? ». Après avoir présenté Broch comme un penseur entre les disciplines (littérature, histoire, philosophie, psychologie) et insisté sur la marginalité du juif autrichien qui s'est exilé aux États-Unis, Djéhanne Gani s'est demandé dans quelle mesure la position en marge de l'auteur avait pu favoriser sa force créatrice. Elle lui a permis d'avoir un regard distancé et critique sur Vienne et l'Autriche : Broch décrit ainsi le « vide des valeurs » et « l'apocalypse joyeuse » qui prévalent dans la capitale à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et il représente l'Autriche comme un pays fantomatique, ne subsistant plus que par la force de l'habitude, avec à sa tête un « monarque abstrait » (François-Joseph). Vienne n'est plus que le « centre européen du vide des valeurs ». Au lieu de passer à la modernité, elle est restée une ville baroque, anachronique, appartenant au passé. Elle est devenue moins une ville d'art que de décor et « son propre musée ». Enfin, Broch analyse la modernité comme le lieu de disparition de l'ordre religieux chrétien, évolution commencée à la fin du Moyen-Âge. De la perte de ce « centre » résultent une pluralité et une anarchie des valeurs (qui expliquent la cruauté et la violence de certains personnages de ses œuvres). L'écriture est pour Broch un moyen de mettre en garde devant la désintégration (morale) de la vie moderne. La solitude de l'homme, depuis la fin de l'ordre religieux, est absolue. D'où l'errance à laquelle sont condamnés les personnages de Broch : sans repère, sans lien et sans but, ils sont en quête d'un sens introuvable, la métaphore du somnambule symbolisant la condition de l'homme moderne.

La dernière intervention : « L'Autriche dans *Les Exclus* d'Elfriede Jelinek : étude d'une tension paroxystique au miroir des *Séquestrés d'Altona* de Jean-Paul Sartre et du *Village de l'Allemand* de Boualem Sansal », proposée par Laurence Olivier-Messonnier (Montluçon) a consisté en une étude de l'émiettement identitaire autrichien et du détachement du « noyau » nazi dans le roman *Les Exclus* (1980) d'Elfriede Jelinek, grâce à une comparaison éclairante avec la pièce *Les Séquestrés d'Altona* (1959) de Sartre (dont Jelinek a revendiqué l'influence) et le roman *Le Village de l'Allemand* (2008) de Boualem Sansal (en 2012, Jelinek et Sansal ont signé l'« Appel de Strasbourg pour la paix », ce qui montre la proximité de leurs préoccupations idéologiques et littéraires). Les trois œuvres se rapprochent par leur thème central, la violence et le crime (« héritages » du passé national-socialiste), par la configuration des personnages (le père criminel, la mère victime et soumise, les enfants qui reproduisent la violence) et par la construction de l'action (structure involutive en cinq « actes », qui sont des étapes vers la mort finale). Dans une première partie, Mme Olivier-Messonnier a exposé la fascination, l'irrésistible attrait du « noyau » nazi honni, qui agit comme une force centripète et dont résulte un désir de destruction, l'Autriche étant ainsi écartelée entre centre phagocyte et marge déstabilisante. Les descendants des bourreaux sont pris dans la spirale de la violence et la brutalité se retrouve au sein du couple et à l'intérieur de la famille. Mme Olivier-Messonnier s'est ensuite demandé quels remparts édifier contre les influences néfastes de la culpabilité honteuse et elle a envisagé deux pistes, psychologique et artistique : les personnages tentent de se préserver par la claustration (en eux-mêmes ou dans un enfermement idéologique) ou en tuant le père ; la quête de vérité de l'écrivain (seul moyen de combattre l'amnésie collective) passe, quant à elle, par une déconstruction des mythes familiaux à travers la représentation du parricide, de l'inceste et de l'autodestruction. Enfin, Mme Olivier-Messonnier a montré que le détachement et le traitement du passé nazi impliquent pour Jelinek la recherche d'une écriture nouvelle (manifestation du rejet viscéral de la langue utilisée par le régime hitlérien), qui, sous l'influence du Groupe de Vienne,

possède un caractère expérimental et subversif, déconstruit le langage et recourt à des techniques telles que le jeu avec la disposition typographique, la recherche lexicale (travail onomastique), la multiplication des points de vue, l'intertextualité (Sartre, Bataille) et l'intericonicité (tableaux de Klimt, dessins de Bataille). Cette étude des *Exclus* de Jelinek met en évidence à la fois l'attraction et répulsion exercées par le passé national-socialiste, image du mal endogène, en Autriche et la distanciation grâce à l'écriture et au recours à des cultures exogènes (en particulier française).

Enfin, la journée s'est achevée par une table ronde à laquelle ont participé Gérard Grelle, Elisabeth Kargl, Dana Martin, Fanny Platelle et Michel Streith (Université Blaise Pascal / LAPSCO). Les différentes questions posées ont permis de prolonger la réflexion et d'apporter des compléments d'analyse sur certains aspects. Selon Sylvaine Faure-Godberg, l'identité autrichienne se définit pendant une grande partie du XX<sup>e</sup> siècle par la négative, comme une « non-identité ». Sylvie Grimm-Hamen a fait remarquer que la nostalgie de l'Empire austro-hongrois qui existe aujourd'hui en Autriche n'est pas la nostalgie d'un système politique mais d'un ensemble cosmopolite mythifié. Cette vision de l'Empire est bien une construction culturelle et idéologique.

La journée d'études a permis d'aborder dans une perspective pluridisciplinaire (littérature, histoire, géographie, géopolitique, histoire des idées, art) les relations entre centre(s) et marges en Autriche, les dynamiques d'ouverture et de fermeture qu'elles ont contribué à créer et les questions sur l'identité autrichienne qui en découlent. Grâce à la prise en compte d'un vaste corpus relevant de genres divers (essais, lettres, revues, fictions littéraires, littérature de jeunesse, films, œuvres d'art...), les analyses ont montré que l'Autriche a été tour à tour et parfois simultanément au cours de son histoire centre et marge et que la perte du « centre » – qu'il s'agisse d'un système (géo)politique, d'un ordre religieux (catholique) ou d'un ensemble de valeurs – à partir (de la seconde moitié) du XIX<sup>e</sup> siècle voire avant a eu pour conséquence une crise de l'identité autrichienne. L'éclatement et la disparition du « centre » ont entraîné un vide, une « non-identité », qui ont affecté l'Autriche pendant toute une partie du XX<sup>e</sup> siècle (avec les conséquences que l'on sait). Cependant, le décentrement, géographique et/ou intellectuel, qu'il soit subi (exil des Juifs autrichiens) ou choisi (voyages hors de l'Autriche, voire de l'Europe), recèle aussi un potentiel créatif, comme le montrent l'œuvre de l'écrivain Hermann Broch ou celle du poète Raoul Schrott. L'évolution aboutit à une écriture « décentrée » et/ou « pluri-centrée » (recentrée autour de plusieurs centres) : détachée des normes (littéraires, traductologiques, morales et sociales) traditionnelles, qui déconstruit le langage et les mythes (autrichiens ou européens) et se caractérise par un éclatement de la forme (typographique aussi bien que narrative), le recours à des procédés d'intertextualité et la pluralité des récits et des points de vue, en « réseau » (Menasse, Schrott, Jelinek). Cette écriture peut être interprétée comme le reflet de la condition postmoderne de l'individu dans la société autrichienne et plus généralement occidentale.